Rocc. Villarosa A. 9/13

LE

TARTUFFE,

COMÉDIE.

EN VERS ET EN CINQ ACTES,

Par Mr. DE MOLIERE.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

VITTORIO EMANUELE III RE D'ITALIA
FIOCCA

NAPLES:

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

140875

ACTEURS.

Madame PERNELLE, *mere d'Orgon.*

ORGON, *mari d'Elmire:*

ELMIRE, *femme d'Orgon.*

DAMIS, *fils d'Orgon:*

MARIANE, *fille d'Orgon:*

VALERE, *amant de Mariane:*

CLÉANTE, *beau-frere d'Orgon:*

TARTUFFE, *faux dévot:*

DORINE, *ſuivante de Mariane:*

Monſieur LOYAL, *Sergent.*

UN EXEMPT.

FLIPOTE, *Servante de Madame Pernelle.*

La Scène eſt à Paris dans la maiſon d'Orgon.

LE

TARTUFFE,

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE, FLIPOTE.

Mme. PERNELLE.

ALLONS, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous ſuivre.

Mme. PERNELLE.

Laiſſez, ma bru, laiſſez. Ne venez pas plus loin ;
Ce ſont toutes façons dont je n'ai pas beſoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mere, d'où vient que vous ſortez ſi vîte ?

Mmé. PERNELLE.

C'eſt que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que, de me complaire, on ne prend nul ſouci.
Oui, je ſors de chez vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons, j'y ſuis contrariée,
On n'y reſpecte rien, chacun y parle haut;
Et c'eſt, tout juſtement, la Cour du Roi Pétaut.

DORINE.

Si...

Mme. PERNELLE.

Vous êtes, ma mie, une fille ſuivante
Un peu trop forte en gueule, & fort impertinente;
Vous vous mêlez, ſur-tout, de dire votre avis.

DAMIS.

Mais...

Mme. PERNELLE.

Vous êtes un ſot, en trois lettres, mon fils;
C'eſt moi qui vous le dis, qui ſuis votre grand'mere;
Et j'ai prédit cent fois, à mon fils, votre pere,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois...

Mme. PERNELLE.

Mon Dieu! ſa ſœur, vous faites la diſcrette,
Et vous n'y touchez pas, tant vous ſemblez doucette;
Mais il n'eſt, comme on dit, pire eau, que l'eau qui dort.
Et vous menez, ſous cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mere....

Mme. PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaiſe,
Votre conduite, en tout, eſt tout-à-fait mauvaiſe;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mere en uſoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépenſiere; & cet état me bleſſe,
Que vous alliez vêtue ainſi qu'une Princeſſe.

Quiconque, à ſon mari, veut plaire ſeulement,
Ma bru, n'a pas beſoin de tant d'ajuſtement.

CLEANTE.

Mais, Madame, après tout...

Mme. PERNELLE.

Pour vous, Monſieur ſon frere,
Je vous eſtime fort, vous aime & vous révere;
Mais enfin, ſi j'étois de mon fils ſon époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans ceſſe vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne ſe doivent point ſuivre.
Je vous parle un peu franc, mais c'eſt là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai ſur le cœur.

DAMIS.

Votre Monſieur Tartuffe eſt bienheureux ſans doute...

Mme. PERNELLE.

C'eſt un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis ſouffrir, ſans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! je ſouffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne uſurper céans un pouvoir tyrannique?
Et que nous ne puiſſions à rien nous divertir,
Si ce beau Monſieur-là n'y daigne conſentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ſes maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne faſſe des crimes,
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Mme. PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle eſt fort bien contrôlé.
C'eſt au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire,
Et mon fils, à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mere, il n'eſt pere, ni rien,
Qui me puiſſe obliger à lui vouloir du bien,

Je trahirois mon cœur de parler d'autre ſorte.
Sur ces façons de faire, à tous coups je m'emporte,
J'en prévois une ſuite ; & qu'avec ce pied plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes c'eſt une choſe auſſi qui ſcandaliſe,
De voir qu'un inconnu céans s'impatroniſe,
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas de ſouliers,
Et dont l'habit entier valoit bien ſix deniers,
En vienne juſques-là, que de ſe méconnoître,
De contrarier tout, & de faire le maître,

Mme. PERNELLE.

Hé ! merci de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout ſe gouvernoit par ſes ordres pieux.

DORINE.

Il paſſe pour un ſaint dans votre fantaiſie;
Tout ſon fait, croyez-moi, n'eſt rien qu'hypocriſie.

Mme. PERNELLE.

Voyez la langue !

DORINE.

A lui, non plus qu'à ſon Laurent,
Je ne me fierois, moi, que ſur un bon garant.

Mme. PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le ſerviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal, & ne le rebutez,
Qu'à cauſe qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'eſt contre le péché que ſon cœur ſe courrouce,
Et l'intérêt du ciel eſt tout ce qui le pouſſe.

DORINE.

Oui; mais pourquoi, ſur-tout, depuis un certain tems,
Ne ſauroit-il ſouffrir qu'aucun hante céans ?
En quoi bleſſe le ciel une viſite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
Veut-on que là-deſſus je m'explique entre nous ?
(montrant Elmire.)

Je crois que de Madame il eſt, ma foi, jaloux.

Mme. PERNELLE.

Taiſez-vous, & ſongez aux choſes que vous dites.
Ce n'eſt pas lui tout ſeul qui blâme ces viſites.
Tout ce tracas, qui ſuit les gens que vous hantez,
Ces caroſſes ſans ceſſe à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant aſſemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voiſinage.
Je veux croire qu'au fond il ne ſe paſſe rien.
Mais enfin on en parle, & cela n'eſt pas bien.

CLEANTE.

Hé! voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cauſe.
Ce ſeroit dans la vie une fâcheuſe choſe,
Si, pour les ſots diſcours, où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ſes meilleurs amis;
Et, quand même on pourroit ſe réſoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à ſe taire.
Contre la médiſance il n'eſt point de rempart.
A tous les ſots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laiſſons aux cauſeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné, notre voiſine, & ſon petit époux,
Ne ſeroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite donne le plus à rire
Sont toujours, ſur autrui, les premiers à médire?
Ils ne manquent jamais de ſaiſir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en ſemer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie.
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils penſent dans le monde autoriſer les leurs;
Et ſous le faux eſpoir de quelque reſſemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils ſont trop chargés.

Mme. PERNELLE.

Tous ces raiſonnemens ne font rien à l'affaire,
On ſait qu'Orante mene une vie exemplaire,
Tous ſes ſoins vont au ciel; & j'ai ſû par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple eſt admirable, & cette Dame eſt bonne.
Il eſt vrai qu'elle vit en auſtere perſonne;
Mais l'âge dans ſon ame a mis ce zele ardent,
Et l'on ſait qu'elle eſt prude à ſon corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ſes avantages;
Mais voyant de ſes yeux tous les brillans baiſſer,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer;
Et, du voile pompeux d'une haute ſageſſe,
De ſes attraits uſés déguiſer la foibleſſe.
Ce ſont-là les retours des coquettes du tems;
Il leur eſt dur de voir déſerter les galans.
Dans un tel abandon, leur ſombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la ſévérité de ces femmes de bien
Cenſure toute choſe, & ne pardonne rien.
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne ſauroit ſouffrir qu'un autre ait les plaiſirs
Dont les penchans de l'âge a ſevré leurs deſirs.

Mme. PERNELLE, *à Elmire.*

Voilà les comptes bleus qu'il vous faut, pour vous plaire,
Ma bru. L'on eſt, chez vous, contrainte de ſe taire;
Car Madame, à jaſer, tient le dé tout le jour;
Mais enfin, je prétends diſcourir à mon tour.
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus ſage,
Qu'en recueillant chez ſoi ce dévot perſonnage,
Que le ciel au beſoin l'a céans envoyé,
Pour redreſſer à tous votre eſprit fourvoyé;
Que, pour votre ſalut, vous le devez entendre,

Et qu'il ne reprend rien, qui ne ſoit à reprendre.
Ces viſites, ces bals, ces converſations,
Sont, du malin eſprit, toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuſes paroles,
Ce ſont propos oiſifs, chanſons & fariboles.
Bien ſouvent le prochain en a ſa bonne part,
Et l'on y fait médire & du tiers & du quart.
Enfin les gens ſenſés ont leurs têtes troublées;
De la confuſion de telles aſſemblées;
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et, comme l'autre jour, un docteur dit fort bien
C'eſt véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, & tout du long de l'aune;
Et pour conter l'hiſtoire où ce point l'engagea....
(montrant Cléante.)
Voilà-t-il pas Monſieur qui ricane déja?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
(à Elmire.)
Et ſans... adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire.
Sachez que, pour céans, j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau tems quand j'y mettrai le pied.
(donnant un ſoufflet à Flipote.)
Allons, vous, vous rêvez & bayés aux corneilles;
Jour de Dieu! Je ſaurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.

SCENE II.

CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

JE n'y veux point aller;
De peur qu'elle ne vint encore me quereller;
Que cette bonne femme....

DORINE.

Ah! certes, c'eſt dommage,
Qu'elle ne vous ouit tenir un tel langage,
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'eſt point d'âge à lui donner ce nom.

CLEANTE.

Comme elle s'eſt pour rien contre nous échauffée;
Et que de ſon Tartuffe elle paroît coëffée!

DORINE.

Oh! vraiement, tout cela n'eſt rien au prix du fils,
Et, ſi vous l'aviez vu, vous diriez, c'eſt bien pis.
Nos troubles l'avoient mis ſur le pied d'homme ſage,
Et pour ſervir ſon Prince, il montra du courage,
Mais il eſt devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté,
Il l'appelle ſon frere, & l'aime, dans ſon ame,
Cent fois plus qu'il ne fait mere, fils, fille & femme;
C'eſt de tous ſes ſecrets l'unique confident,
Et de ſes actions le directeur prudent;
Il le choie, il l'embraſſe; &, pour une maîtreſſe
On ne ſauroit, je penſe, avoir plus de tendreſſe;
A table, au plus haut bout, il veut qu'il ſoit aſſis,
Avec joie il l'y voit manger autant que ſix;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cede;
Et, s'il vient à rotter, il lui dit, Dieu vous aide.
Enfin il en eſt fou; c'eſt ſon tout, ſon héros,
Il l'admire à tous coups, le cite à tout propos;
Ses moindres actions lui ſemblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit ſont pour lui des oracles.
Lui, qui connoit ſa dupe, & qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir;
Son cagotiſme en tire, à toute heure, des ſommes,
Et prend droit de gloſer ſur tous tant que nous ſommes.
Il n'eſt pas juſqu'au fat, qui lui ſert de Garçon,
Qui ne ſe mêle auſſi de nous faire leçon;
Il vient nous ſermoner avec des yeux farouches.

Et jetter nos rubans, notre rouge & nos mouches.
Le traitre, l'autre jour, nous rompit de ſes mains,
Un mouchoir qu'il trouva dans une fleur des ſaints.
Diſant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la ſainteté les parures du diable.

SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE.

ELMIRE, *à Cléante.*

VOus êtes bienheureux, de n'être point venu
Au diſcours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari: comme il ne m'a point vue,
Je veux aller là-haut attendre ſa venue.

CLEANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amuſement,
Et je vais lui donner le bon jour ſeulement.

SCENE IV.

CLEANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

DE l'hymen de ma ſœur touchez-lui quelque choſe.
J'ai ſoupçon que Tartuffe à ſon effet s'oppoſe,
Qu'il oblige mon pere à des détours ſi grands;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme & ma ſœur & Valere,
La ſœur de cet ami, vous le ſavez, m'eſt chere;
Et s'il falloit....

DORINE.

Il entre.

SCENE V.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

AH! mon frere, bon jour,

CLEANTE.

Je ſortois, & j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à préſent n'eſt pas beaucoup fleurie.

ORGON.

(à Cléante.)

Dorine, mon beau-frere, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien ſouffrir, pour m'ôter de ſouci,
Que je m'informe un peu de nouvelles d'ici.

(à Dorine.)

Tout s'eſt-il, ces deux jours, paſſé de bonne ſorte?
Qu'eſt-ce qu'on fait céans? Comme eſt-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut, avant hier, la fievre juſqu'au ſoir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il ſe porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme?

DORINE.

Le ſoir, elle eut un grand dégoût,
Et ne pût, au ſoupé, toucher à rien du tout,
Tant ſa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il ſoupa, lui tout ſeul, devant elle;

Et, fort dévotement, il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit ſe paſſa toute entiere,
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupiere;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir ſommeiller,
Et juſqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Preſſé d'un ſommeil agréable,
Il paſſa dans ſa chambre, au ſortir de la table,
Et dans ſon lit bien chaud, il ſe mit tout ſoudain,
Où, ſans trouble, il dormit juſques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raiſons gagnée,
Elle ſe réſolut à ſouffrir la ſaignée;
Et le ſoulagement ſuivit tout auſſi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et contre tous les maux fortifiant ſon ame,
Pour reparer le ſang qu'avoit perdu Madame,
But à ſon déjeûné quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux ſe portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à ſa convaleſcence.

SCENE VI.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

A Votre nez, mon frere, elle ſe rit de vous;
Et ſans avoir deſſein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'eſt avec juſtice.
A-t-on jamais parlé d'un ſemblable caprice?
Et ſe peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choſes pour lui?
Qu'après avoir chez-vous reparé ſa miſere,
Vous en veniez au point....

ORGON.

Alte-là, mon beau-frere,
Vous ne connoiſſez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas, puiſque vous le voulez;
Mais enfin, pour ſavoir quel homme ce peut être.

ORGON.

Mon frere, vous ſeriez charmé de le connoître,
Et vos raviſſemens ne prendroient point de fin.
C'eſt un homme... qui... ah!.. un homme... un homme enfin,
Qui ſuit bien ſes leçons, goûte une paix profonde;
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec ſon entretien;
Il m'enſeigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon ame;
Et je verrois mourir, frere, enfans, mere & femme,
Que je m'en ſoucierois autant que de cela.

CLEANTE.

Les ſentimens humains, mon frere, que voilà!

ORGON.

Ah! ſi vous aviez vu comme j'en fis rencontre,

Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre
Chaque jour à l'Eglise il venoit, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi, se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entiere,
Par l'ardeur dont au ciel il poussoit sa priere;
Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens;
Et lorsque je sortois il me devançoit vîte,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau-benite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, & de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons; mais, avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
C'est trop, me disoit-il, *c'est trop de la moitié;*
Je ne merite pas de vous faire pitié.
Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres à mes yeux il alloit le répandre.
Enfin le ciel, chez moi, me le fit retirer;
Et depuis ce tems-là tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, & qu'à ma femme même,
Il prend pour mon honneur un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi, six fois, il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zele.
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusques-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce, en faisant sa priere,
Et de l'avoir tuée avec trop de colere.

CLEANTE.

Parbleu, vous êtes fou, mon frere, que je crois,
Avec de tels discours vous mocquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous que tout ce badinage....

ORGON

Mon frere, ce discours sent le libertinage,
Vous en êtes un peu dans votre ame entiché;

Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin, que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées;
N'a ni respect, ni foi, pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sais comme je parle; & le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves,
Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves;
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit;
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons & vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi! Vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie, & la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage;
Egaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne?
Les hommes, la plûpart, sont étrangement faits;
Dans la juste nature on ne les voit jamais:
La raison a, pour eux, des bornes très-petites,
En chaque caractere ils passent ses limites;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent,
Pour la vouloir outrer & pousser trop avant.
Que cela vous soit dit, en passant, mon beau-frere.

ORGON.

Oui, vous êtes, sans doute, un docteur qu'on révere;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré,
Vous êtes le seul sage & le seul éclairé,
Un Oracle, un Caton, dans le siecle où nous sommes;

Et,

Et, près de vous, ce ſont des ſots que tous les hommes.

CLEANTE.

Je ne ſuis point, mon frere, un docteur révéré,
Et le ſavoir, chez-moi, n'eſt pas tout retiré.
Mais, en un mot, je ſais, pour toute ma ſcience,
Du faux, avec le vrai, faire la différence;
Et, comme je ne vois nul genre de héros
Qui ſoient plus à priſer que les parfaits dévots,
Aucune choſe au monde & plus noble & plus belle
Que la ſainte ferveur d'un véritable zele;
Auſſi ne vois-je rien qui ſoit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zele ſpécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la ſacrilege & trompeuſe grimace
Abuſe impunément, & ſe joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus ſaint & ſacré.
Ces gens, qui, par une ame à l'intérêt ſoumiſe,
Font de dévotion métier & marchandiſe,
Et veulent acheter crédit & dignités,
A prix de faux clins d'yeux & d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit; d'une ardeur peu commune,
Par le chemin du ciel courir à leur fortune;
Qui, brûlans & prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite, au milieu de la Cour;
Qui ſavent ajuſter leur zele avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, ſans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent inſolemment
De l'intérêt du ciel leur fier reſſentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colere,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révere,
Et que leur paſſion, dont on leur ſait bon gré,
Veut nous aſſaſſiner avec un fer ſacré.
De ce faux caractere on en voit trop paroître;
Mais les dévots de cœur ſont aiſés à connoître,
Notre ſiecle, mon frere, en expoſe à nos yeux,
Qui peuvent nous ſervir d'exemples glorieux.

Regardez Ariſton, regardez Periandre;
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur eſt-débattu,
Ce ne ſont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faſte inſupportable,
Et leur dévotion eſt humaine & traitable.
Ils ne cenſurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et, laiſſant la fierté des paroles aux autres,
C'eſt par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame eſt portée à juger bien d'autrui;
Point de cabale en eux, point d'intrigues à ſuivre;
On les voit, pour tout ſoin, ſe mêler de bien vivre.
Jamais, contre un pécheur, ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché ſeulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zele extrême,
Les intérêts du ciel, plus qu'il ne veut lui-même,
Voilà, mes gens, voilà comme il en faut uſer,
Voilà l'exemple enfin qu'il ſe faut propoſer.
Votre homme, à dire vrai, n'eſt pas de ce modele,
C'eſt de fort bonne foi que vous vantez ſon zele,
Mais, par un faux éclat, je vous crois ébloui.

ORGON.

Monſieur mon cher beau-frere, avez-vous tout dit?

CLEANTE.

Oui.

ORGON *s'en allant.*

Je ſuis votre valet.

CLEANTE.

De grace, un mot, mon frere.
Laiſſons là ce diſcours. Vous ſavez que Valere,
Pour être votre gendre a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLEANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien ſi doux.

ORGON.

Il eſt vrai.

CLEANTE.

Pourquoi donc en différer la fête ?

ORGON.

Je ne ſais.

CLEANTE.

Auriez-vous autre penſée en tête ?

ORGON.

Peut-être.

CLEANTE.

Vous voulez manquer à votre foi ?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLEANTE.

Nul obſtacle je crois,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promeſſes.

ORGON.

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de fineſſes?
Valere, ſur ce point, me fait vous viſiter.

ORGON.

Le ciel en ſoit loué.

CLEANTE.

Mais que lui rapporter ?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il eſt néceſſaire
De ſavoir vos deſſeins. Quels ſont-ils donc ?

ORGON.

De faire
Ce que le ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.

Valere a votre foi. La tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE *ſeul.*

Pour ſon amour, je crains une diſgrace,
Et je dois l'avertir de tout ce qui ſe paſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

MARIANE.

MARIANE.

Mon pere.

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en ſecret.

MARIANE *à Orgon qui regarde dans un cabinet.*

Que cherchez-vous ?

ORGON.

Je vois
Si quelqu'un n'eſt point là qui pourroit nous entendre ;
Car ce petit endroit eſt propre pour ſurprendre.
Or ſus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Remarqué, de tout tems, un eſprit aſſez doux,
Et, de tout tems auſſi vous m'avez été chere.

MARIANE.

Je ſuis fort redevable à cet amour de pere.

ORGON.

C'eſt fort bien dit, ma fille ; &, pour le mériter,

Vous devez n'avoir ſoin que de me contenter.

MARIANE.

C'eſt où je mets auſſi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe, notre hôte ?

MARIANE.

Qui ? Moi ?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! J'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCENE II.

ORGON, MARIANE, DORINE, *entrant doucement, & ſe tenant derriere Orgon, ſans être vue.*

ORGON.

C'Est parler ſagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute ſa perſonne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, & qu'il vous ſeroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Hé ?

MARIANE.

Hé ?

ORGON.

Qu'eſt-ce ?

MARIANE.

Plaît-il ?

ORGON.

Quoi ?

MARIANE.

Me ſuis-je mépriſe ?

ORGON.

Comment ?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je diſe ?
Qu'il me touche le cœur, & qu'il me ſeroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux ?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en eſt rien, mon pere, je vous jure ;
Pourquoi me faire dire une telle impoſture ?

ORGON.

Mais je veux que cela ſoit une vérité ;
Et c'eſt aſſez pour vous que je l'ai arrêté.

MARIANE.

Quoi ! Vous voulez, mon pere...

ORGON.

Oui, je prétens, ma fille,
Unir par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il ſera votre époux, j'ai réſolu cela ;
(*appercevant Dorine.*)
Et, comme ſur vos vœux je... Que faites-vous là ?
La curioſité, qui vous preſſe, eſt bien forte,
Ma mie, à nous venir écouter de la ſorte ?

DORINE.

Vraiment, je ne ſais pas ſi c'eſt un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hazard ;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc ? La choſe eſt-elle incroyable ?

DORINE.

A tel point,
Que vous-même, Monſieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je ſais bien le moyen de vous le faire croire,

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaiſante hiſtoire.

ORGON.

Je conte juſtement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chanſons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'eſt point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monſieur votre pere,
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux....

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'eſt tant pis pour vous.
Quoi! ſe peut-il, Monſieur, qu'avec l'air d'homme ſage.
Et cette large barbe au milieu du viſage,
Vous ſoyez aſſez fou pour vouloir....

ORGON.

Ecoutez,
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaiſent point; je vous le dis, ma mie.

DORINE.

Parlons, ſans nous fâcher, Monſieur, je vous ſupplie.
Vous mocquez-vous des gens, d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'eſt point l'affaire d'un bigot.
Il a d'autres emplois, auxquels il faut qu'il penſe;
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel ſujet aller, avec tout votre bien,
Choiſir un gendre gueux...

ORGON.

Taiſez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'eſt par-là qu'il faut qu'on le révere.

Sa misere est, sans doute, une honnête misere,
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisqu'enfin, de son bien, il s'est laissé priver,
Par son trop peu de soin des choses temporelles,
Et sa puissante attache aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras, & rentrer dans ses biens;
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme;
Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit; & cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,
Ne doit pas tant proner son nom & sa naissance;
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil? .. Mais ce discours vous blesse:
Parlons de sa personne, & laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle, un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les conséquences?
Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque, dans son hymen, son goût est combattu;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne,
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;
Et que ceux dont par-tout on montre au doigt le front,
Font leurs femmes, souvent, ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidele
A de certains maris faits d'un certain modele;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amuſons point, ma fille, à ces chanſons ;
Je ſais ce qu'il vous faut, & je ſuis votre pere.
J'avois donné pour vous ma parole à Valere ;
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il eſt enclin,
Je le ſoupçonne encor d'être un peu libertin ;
Je ne remarque point qu'il hante les Egliſes.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures préciſes,
Comme ceux qui n'y vont que pour être apperçus?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-deſſus.
Enfin, avec le ciel, l'autre eſt le mieux du monde,
Et c'eſt une richeſſe à nulle autre ſeconde.
Cet hymen, de tous biens, comblera vos deſirs,
Et ſera tout confit en douceurs & plaiſirs.
Enſemble vous vivrez, dans vos ardeurs fideles,
Comme deux vrais enfans, comme deux tourterelles.
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez ;
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle? Elle n'en fera qu'un ſot, je vous aſſure.

ORGON.

Ouais ! Quels diſcours !

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que ſon aſcendant, Monſieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Ceſſez de m'interrompre, & ſongez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monſieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'eſt prendre trop de ſoin, taiſez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit....

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monſieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah!

DORINE.

Vôtre honneur m'eſt cher, & je ne puis ſouffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point?

DORINE.

C'eſt une conſcience,
Que de vous laiſſer faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, ſerpent, dont les traits effrontés....

DORINE.

Ah! vous êtes dévot, & vous vous emportez?

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaiſes,
Et, tout réſolument, je veux que tu te taiſes.

DORINE.

Soit. Mais ne diſant mot, je n'en penſe pas moins.

ORGON.

Penſe, ſi tu le veux; mais applique tes ſoins
(à ſa fille.)
A ne m'en point parler, ou... ſuffit... comme ſage
J'ai peſé mûrement toutes choſes.

DORINE *à part.*

J'enrage
De ne pouvoir parler.

ORGON.

Sans être Damoiſeau,

Tartuffe eſt fait de ſorte...,

DORINE *à part.*

Oui, c'eſt un beau muſeau.

ORGON.

Que quand tu n'aurois même aucune ſympathie
Pour tous les autres dons....

DORINE *à part.*

La voilà bien lottie!

(Orgon ſe retourne du côté de Dorine; & les deux bras croiſés, l'écoute & la regarde en face.)

Si j'étois en ſa place, un homme, aſſurément
Ne m'épouſeroit pas de force, impunément,
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON *à Dorine.*

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'eſt-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON

(à part.)

Fort bien. Pour châtier ſon inſolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

(Il ſe met en poſture de donner un ſoufflet à Dorine; & à chaque mot qu'il dit à ſa fille il ſe retourne pour regarder Dorine qui ſe tient droite ſans parler.)

Ma fille, vous devez approuver mon deſſein....
Croire que le mari..., que j'ai ſu vous élire...

(à Dorine.)

Que ne te parles-tu?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque ſotte, ma foi

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéiſſance,
Et montrer, pour mon choix, entiere déférence,

DORINE, *en s'enfuyant.*

Je me mocquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON, *après avoir manqué de donner un ſoufflet à Dorine.*

Vous avez là, ma fille, une peſte avec vous.
Avec qui, ſans péché, je ne ſaurois plus vivre,
Je me ſens hors d'état maintenant de pourſuivre,
Ses diſcours inſolens m'ont mis l'eſprit en feu,
Et je vais prendre l'air, pour me raſſeoir un peu.

SCENE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

AVEZ-VOUS donc perdu, dites-moi, la parole?
Et faut-il qu'en ceci je faſſe votre rôle?
Souffrir qu'on vous propoſe un projet inſenſé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repouſſé?

MARIANE.

Contre un pere abſolu, que veux-tu que je faſſe,

DORINE.

Ce qu'il faut, pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi ?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui ;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui ;
Qu'étant celle pour qui ſe fait toute l'affaire,
C'eſt à vous, non à lui, que le mari doit plaire,
Et que ſi ſon Tartuffe eſt pour lui ſi charmant,
Il le peut épouſer ſans nul empêchement.

MARIANE.

Un pere, je l'avoue, a ſur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raiſonnons. Valere a fait pour vous des pas.
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ?

MARIANE.

Ah ! qu'envers mon amour ton injuſtice eſt grande,
Dorine ! me dois-tu faire cette demande ?
T'ai-je pas là-deſſus ouvert cent fois mon cœur ?
Et ſais-tu pas, pour lui, juſqu'où va mon ardeur ?

DORINE.

Que ſais-je ſi le cœur a parlé par la bouche,
Et ſi c'eſt tout de bon que cet amant vous touche ?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais ſentimens ont ſu trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc ?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et, ſelon l'apparence, il vous aime de même ?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également.

De vous voir mariés enſemble ?

MARIANE.

Aſſurément.

DORINE.

Sur cette autre union, quelle eſt donc votre attente ?

MARIANE.

De me donner la mort, ſi l'on me violente.

DORINE

Fort bien. C'eſt un recours où je ne ſongeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir pour ſortir d'embarras.
Le remede, ſans doute, eſt merveilleux. J'enrage,
Lorſque j'entends tenir ces ſortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu ! de quel humeur, Dorine, tu te rends!
Tu ne compatis point aux déplaiſirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des ſornettes,
Et, dans l'occaſion, mollit, comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu ? Si j'ai de la timidité.

DORINE.

Mais l'amour, dans un cœur, veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardai-je pas pour les feux de Valere,
Et n'eſt-ce pas à lui de m'obtenir d'un pere ?

DORINE.

Mais quoi ! ſi votre pere eſt un bourru fieffé,
Qui s'eſt de ſon Tartuffe entiérement coëffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute, à votre amant, doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop epris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du ſexe, & du devoir de fille ?

Et veux-tu que mes feux par le monde étalés....

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Etre à Monſieur Tartuffe; & j'aurois, quand j'y penſe,
Tort de vous détourner d'une telle alliance;
Quelle raiſon aurois-je à combattre vos vœux?
Le parti, de ſoi-même, eſt fort avantageux.
Monſieur Tartuffe! Oh, oh! n'eſt-ce rien qu'on propoſe?
Certes, Monſieur Tartuffe, à bien prendre la choſe,
N'eſt pas un homme, non, qui ſe mouche du pied,
Et ce n'eſt pas peu d'heur que d'être ſa moitié.
Tout le monde déja de gloire le couronne,
Il eſt noble chez lui, bien fait de ſa perſonne,
Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleuri;
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu...

DORINE.

Quelle allégreſſe aurez-vous dans votre ame,
Quand, d'un époux ſi beau, vous vous verrez la femme

MARIANE.

Ah! ceſſe je te prie un ſemblable diſcours;
Et, contre cet hymen, ouvre-moi du ſecours.
C'en eſt fait, je me rends, & ſuis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéiſſe à ſon pere,
Voulût-il lui donner un ſinge pour époux.
Votre ſort eſt fort beau. De quoi vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en ſa petite Ville,
Qu'en oncles & couſins vous trouverez fertile;
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez viſiter pour votre bien venue,
Madame la Baillive, & Madame l'Elue,
Qui d'un ſiege pliant vous feront honorer.
Là, dans le Carnaval, vous pourrez eſpérer

Le bal & la grand'bande, à ſavoir, deux muſettes,
Et, par fois, Fagotin & les Marionettes;
Si pourtant votre époux....

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir;
De tes conſeils, plutôt, ſonge à me ſecourir.

DORINE.

Je ſuis votre ſervante.

MARIANE.

Hé, Dorine, de grace....

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire paſſe.

MARIANE.

Ma pauvre fille!

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés....

DORINE.

Point. Tartuffe eſt votre homme, & vous en tâterez.

MARIANE.

Tu ſais qu'à toi, toujours je me ſuis confiée.
Fais-moi....

DORINE.

Non, vous ſerez, ma foi, Tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien, puiſque mon ſort ne ſauroit t'émouvoir,
Laiſſe-moi déſormais toute à mon déſeſpoir.
C'eſt de lui que mon cœur empruntera de l'aide;
Et je ſais de mes maux l'infaillible remede.

(Mariane veut s'en aller.)

DORINE.

Hé, là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobſtant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, ſi l'on m'expoſe à ce cruel martyre,

Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher.... Mais voici Valere, votre amant.

SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE.

ON vient de débiter, Madame, une nouvelle
Que je ne ſavois pas, & qui, ſans doute, eſt belle.

MARIANE.

Quoi ?

VALERE.

Que vous épouſez Tartuffe.

MARIANE.

Il eſt certain
Que mon pere s'eſt mis en tête ce deſſein.

VALERE.

Votre pere, Madame....

MARIANE.

A changé de viſée.
La choſe vient par lui de m'être propoſée.

VALERE.

Quoi ? ſérieuſement ?

MARIANE.

Oui, ſérieuſement.
Il s'eſt pour cet hymen déclaré hautement.

VALERE.

Et quel eſt le deſſein où votre ame s'arrête,
Madame ?

MARIANE.

Je ne ſais.

VALERE.

La réponſe eſt honnête.
Vous ne ſavez.

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non?

MARIANE.

Que me conſeillez-vous?

VALERE.

Je vous conſeille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conſeillez?

VALERE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALERE.

Sans doute.
Le choix eſt glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'eſt un conſeil, Monſieur, que je reçois.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand'peine à le ſuivre, je crois.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a ſouffert votre ame.

VALERE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame,

MARIANE.

Et moi je le ſuivrai pour vous faire plaiſir.

DORINE, *ſe retirant dans le fond du théatre.*

Voyons ce qui pourra de ceci réuſſir.

VALERE.

C'eſt donc ainſi qu'on aime? & c'étoit tromperie,
Quand vous.

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie,
Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter
Celui que, pour époux, on me veut préſenter,
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puiſque vous m'en donnez le conſeil ſalutaire.

VALERE.

Ne vous excuſez point ſur mes intentions.
Vous aviez pris déja vos réſolutions;
Et vous vous ſaiſiſſez d'un prétexte frivole,
Pour vous autoriſer à manquer de parole.

MARIANE.

Il eſt vrai, c'eſt bien dit.

VALERE.

Sans doute; & votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! permis à vous d'avoir cette penſée.

VALERE.

Oui, oui, permis à moi; mais mon ame offenſée
Vous préviendra, peut-être, en un pareil deſſein;
Et je ſais où porter & mes vœux & ma main.

MARIANE.

Ah! je n'en doute point; & les ardeurs qu'excite
Le mérite....

VALERE.

Mon Dieu! laiſſons-là le merite,
J'en ai fort peu, ſans doute; & vous en faites foi.
Mais j'eſpere aux bontés qu'une autre aura pour moi,
Et j'en ſais de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Conſentira, ſans honte, à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'eſt pas grande; & de ce changement,
Vous vous conſolerez aſſez facilement.

VALERE.

J'y ferai mon poſſible, & vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie, engage notre gloire,
Il faut, à l'oublier, mettre auſſi tous nos ſoins;
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins;
Et cette lâcheté jamais ne ſe pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce ſentiment, ſans doute, eſt noble & relevé.

VALERE.

Fort bien; &, d'un chacun, il doit être approuvé.
Hé quoi! vous voudriez qu'à jamais, dans mon ame,
Je gardaſſe pour vous les ardeurs de ma flamme?
Et vous viſſe, à mes yeux, paſſer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire, pour moi, c'eſt ce que je ſouhaite,
Et je voudrois deja que la choſe fut faite.

VALERE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALERE.

C'eſt aſſez m'inſulter,
Madame, &, de ce pas, je vais vous contenter.

(Il fait un pas pour s'en aller.)

MARIANE.

Fort bien.

VALERE, *revenant.*

Souvenez-vous au moins que c'eſt vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALERE, *revenant encore.*

Et que le deſſein que mon ame conçoit,

N'eſt rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, ſoit.

VALERE, *en ſortant.*

Suffit. Vous allez être à point nommé ſervie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALERE, *revenant encore.*

Vous me voyez, c'eſt pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALERE *ſe retournant lorſqu'il eſt prêt à ſortir.*

Hé?

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Ne m'appellez-vous pas?

MARIANE.

Moi? vous rêvez.

VALERE.

Hé bien, je pourſuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

(*Il s'en va lentement.*)

MARIANE.

Adieu, Monſieur.

DORINE *à Mariane.*

Pour moi, je penſe
Que vous perdez l'eſprit par cette extravagance;
Et je vous ai laiſſés tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Holà, Seigneur Valere,

(*Elle arrête Valere par le bras.*)

VALERE, *feignant de reſiſter.*

Hé, que veux-tu, Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALERE.

Non, vois-tu, c'eſt un point réſolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE, *à part.*

Il ſouffre à me voir, ma préſence le chaſſe;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE, *quittant Valere & courant après Mariane.*

A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laiſſe.

DORINE.

Il faut revenir

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu me veux retenir.

VALERE, *à part.*

Je vois bien que ma vue eſt pour elle un ſupplice,
Et, ſans doute, il vaut mieux que je l'en affranchiſſe.

DORINE, *quittant Mariane & courant après Valere.*

Encor? Diantre ſoit fait de vous! Si... Je le veux.
Ceſſez ce badinage, & venez-ça tous deux.

(*Elle prend Valere & Mariane par la main, & les ramene.*)

VALERE *à Dorine.*

Mais quel eſt ton deſſein?

MARIANE *à Dorine.*

Qu'eſt-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre enſemble, & vous tirer d'affaire.
(*à Valere.*)

Etes-vous fou, d'avoir un pareil démêlé ?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

DORINE *à Mariane.*

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée ?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la choſe, & comme il m'a traitée ?

DORINE.

(à Valere.)

Sottiſe des deux parts. Elle n'a d'autre ſoin,
Que de ſe conſerver à vous, j'en ſuis témoin.

(à Mariane.)

Il n'aime que vous ſeule, & n'a point d'autre envie,
Que d'être votre époux, j'en réponds ſur ma vie.

MARIANE *à Valere.*

Pourquoi donc me donner un ſemblable conſeil ?

VALERE *à Mariane.*

Pourquoi m'en demander ſur un ſujet pareil ?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Ça, la main, l'un & l'autre.

(à Valere.)

Allons, vous.

VALERE, *en donnant ſa main à Dorine.*

A quoi bon ma main ?

DORINE.

(à Mariane.)

Ah ! Ça, la vôtre.

MARIANE, *en donnant auſſi ſa main.*

De quoi ſert tout cela ?

DORINE.

Mon Dieu ! vîte, avancez,
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne penſez.

(Valere & Mariane ſe tiennent quelque-tems par la main ſans ſe regarder.)

VALERE,

VALERE, *ſe tournant vers Mariane.*

Mais ne faites donc point les choſes avec peine;
Et regardez un peu les gens ſans nulle haine.

(*Mariane ſe tourne du côté de Valere en lui ſouriant.*)

DORINE.

A vous dire le vrai, les amans ſont bien fous!

VALERE *à Mariane.*

Oh! ça, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous point méchante
De vous plaire à me dire une choſe affligeante?

MARIANE.

Mais, vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat..?

DORINE.

Pour une autre ſaiſon laiſſons tout ce débat,
Et ſongeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Dis-nous donc quels reſſorts il faut mettre en uſage;

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
(*à Mariane.*) (*à Valere.*)
Votre pere ſe mocque, & ce ſont des chanſons.
(*à Mariane.*)
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à ſon extravagance,
D'un doux conſentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'allarme, il vous ſoit plus aiſé
De tirer en longueur cet hymen propoſé.
En attrapant du tems à tout on remedie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie,
Qui viendra tout-à-coup, & voudra des délais;
Tantôt vous payerez de préſage mauvais,
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuſe,
Caſſé quelque miroir, ou ſongé d'eau bourbeuſe.
Enfin, le bon de tout, c'eſt qu'à d'autres, qu'à lui,
On ne peut vous lier, que vous ne diſiez, oui.
Mais pour mieux réuſſir, il eſt bon, ce me ſemble,

Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant enſemble.
(*à Valere.*)
Sortez ; & , ſans tarder , employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
(*à Mariane.*)
Nous allons réveiller les efforts de ſon frere ,
Et, dans notre parti, jetter la belle-mere.
Adieu.

VALERE *à Mariane.*

Quelques efforts que nous préparions tous ,
Ma plus grande eſpérance , à vrai dire , eſt en vous.

MARIANE *à Valere.*

Je ne vous réponds pas des volontés d'un pere ;
Mais je ne ſerai point à d'autre qu'à Valere.

VALERE.

Que vous me comblez d'aiſe ! & quoi que puiſſe oſer...

DORINE.

Ah ! jamais les amans ne ſont las de jaſer ,
Sortez , vous dis-je.

VALERE, *revenant ſur ſes pas.*

Enfin....

DORINE.

Quel caquet eſt le vôtre
Tirez de cette part , & vous, tirez de l'autre.
(*Dorine les pouſſe chacun par l'épaule , & les oblige de ſe retirer.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

QUE la foudre, ſur l'heure, acheve mes deſtins,
Qu'on me traite par-tout du plus grand des faquins,
S'il eſt aucun reſpect ni pouvoir qui m'arrête,
Et ſi je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grace, moderez un tel emportement.
Votre pere n'a fait qu'en parler ſimplement,
On n'exécute pas tout ce qui ſe propoſe;
Et le chemin eſt long du projet à la choſe.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille, un peu, je lui diſe deux mots.

DORINE.

Ah! tout doux. Envers lui, comme envers votre pere,
Laiſſez agir les ſoins de votre belle-mere.
Sur l'eſprit de Tartuffe elle a quelque crédit;
Il ſe rend complaiſant à tout ce qu'elle dit,
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vrai! la choſe ſeroit belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander;

Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le ſonder,
Savoir ſes ſentimens, & lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce deſſein il prête quelque eſpoir.
Son Valet dit qu'il prie, & je n'ai pu le voir ;
Mais ce Valet m'a dit qu'il s'en alloit deſcendre.
Sortez donc, je vous prie, & me laiſſez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être préſent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils ſoient ſeuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous mocquez. On ſait vos tranſports ordinaires,
Et c'eſt le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non. Je veux voir ſans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux ! Il vient. Retirez-vous.

(*Damis va ſe cacher dans un cabinet qui eſt au fond du théatre.*)

SCENE II.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE *parlant haut à ſon Valet qui eſt dans la maiſon, dès qu'il apperçoit Dorine.*

LAURENT, ſerrez ma haire avec ma diſcipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux priſonniers,
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE, *à part.*

Que d'affectation & de forfanterie !

TARTUFFE.

Que voulez-vous ?

DORINE.

Vous dire....

TARTUFFE, *tirant un mouchoir de ſa poche.*

Ah ! mon Dieu ! je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment ?

TARTUFFE.

Couvrez ce ſein que je ne ſaurois voir.
Par de pareils objets les ames ſont bleſſées,
Et cela fait venir de coupables penſées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair ſur vos ſens fait grande impreſſion?
Certes, je ne ſais pas quelle chaleur vous monte;
Mais à convoiter, moi je ne ſuis pas ſi prompte;
Et je vous verrois nud du haut juſques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos diſcours un peu de modeſtie,
Ou je vais, ſur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'eſt moi qui vais vous laiſſer en repos,
Et je n'ai ſeulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette ſalle-baſſe,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Hélas! très-volontiers.

DORINE *à part.*

Comme il ſe radoucit !
Ma foi, je ſuis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt ?

DORINE.

Je l'entends, ce me ſemble.
Oui, c'eſt elle en perſonne, & je vous laiſſe enſemble.

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

QUE le ciel à jamais, par ſa toute bonté,
Et de l'ame & du corps vous donne la ſanté,
Et béniſſe vos jours autant que le deſire
Le plus humble de ceux que ſon amour inſpire.

ELMIRE.

Je ſuis fort obligée à ce ſouhait pieux;
Mais prenons une chaiſe, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE, *aſſis.*

Comment, de votre mal, vous ſentez-vous remiſe?

ELMIRE, *aſſiſe.*

Fort bien; & cette fievre a bientôt quitté priſe.

TARTUFFE.

Mes prieres n'ont pas le merite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'en haut;
Mais je n'ai fait au ciel nulle dévote inſtance,
Qui n'ait eu pour objet votre convaleſcence.

ELMIRE.

Votre zele pour moi s'eſt trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chere ſanté;
Et, pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'eſt pouſſer bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en ſecret d'une affaire,
Et ſuis bien aiſe, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en ſuis ravi de même; &, ſans doute, il m'eſt doux,
Madame, de me voir ſeul à ſeul avec vous.
C'eſt une occaſion qu'au ciel j'ai demandée,
Sans que, juſqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'eſt un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.

(Damis, ſans ſe montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour entendre la converſation.)

TARTUFFE.

Et je ne veux auſſi, pour grace ſinguliere,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiere;
Et vous faire ſerment, que les bruits que j'ai faits
Des viſites qu'ici reçoivent vos attraits,
Ne ſont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un tranſport de zele qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement....

ELMIRE.

Je le prens bien auſſi,
Et crois que mon ſalut vous donne ce ſouci.

TARTUFFE, *prenant la main d'Elmire & lui ſerrant les doigts.*

Oui, Madame, ſans doute, & ma ferveur eſt telle...

ELMIRE.

Ouf, vous me ſerrez trop.

TARTUFFE.

C'eſt par excès de zele.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais deſſein,
Et j'aurois bien plutôt....

(Il met la main ſur les genoux d'Elmire.)

ELMIRE.

Que fait là votre main!

TARTUFFE.

Je tâte votre habit, l'étoffe en eſt moëlleuſe.

ELMIRE.

Ah! de grace, laiſſez, je ſuis fort chatouilleuſe.

(*Elmire recule ſon fauteuil, & Tartuffe ſe rapproche d'elle.*)

TARTUFFE, *maniant le fichu d'Elmire.*

Mon Dieu! que de ce point l'ouvrage eſt merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;
Jamais en toute choſe, on n'a vu ſi bien faire.

ELMIRE.

Il eſt vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager ſa foi,
Et vous donner ſa fille. Eſt-il vrai? Dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, Madame, à vrai dire,
Ce n'eſt pas le bonheur après quoi je ſoupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes ſouhaits.

ELMIRE.

C'eſt que vous n'aimez rien des choſes de la terre.

TARTUFFE.

Mon ſein n'enferme pas un cœur qui ſoit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au ciel tendent tous vos ſoupirs,
Et que rien, ici bas, n'arrête vos deſirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos ſens, facilement, peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ſes plus rares merveilles.
Il a, ſur votre face, épanché des beautés,
Dont les yeux ſont ſurpris, & les cœurs tranſportés;
Et je n'ai pu vous voir parfaite créature,

Sans

Sans admirer en vous l'Auteur de la nature ;
Et d'un ardent amour ſentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits où lui-même il s'eſt peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur ſecrette
Ne fût du noir eſprit une ſurpriſe adroite ;
Et même, à fuir vos yeux, mon cœur ſe réſolut ;
Vous croyant un obſtacle à faire mon ſalut.
Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable !
Que cette paſſion peut n'être point coupable ;
Que je puis l'ajuſter avec la pudeur,
Et c'eſt ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'eſt, je le confeſſe, une audace bien grande ;
Que d'oſer de ce cœur vous adreſſer l'offrande ;
Mais j'attends, en mes vœux, tout de votre bonté ;
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous eſt mon eſpoir, mon bien, ma quiétude ;
De vous dépend ma peine, ou ma béatitude ;
Et je vais être enfin, par votre ſeul arrêt,
Heureux, ſi vous voulez, malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration eſt tout-à-fait galante,
Mais elle eſt, à vrai dire, un peu bien ſurprenante.
Vous deviez, ce me ſemble, armer mieux votre ſein ;
Et raiſonner un peu ſur un pareil deſſein.
Un dévot comme vous, & que par-tout on nomme.

TARTUFFE.

Ah ! pour être dévot, je n'en ſuis pas moins homme ;
Et lorſqu'on vient à voir vos céleſtes appas,
Un cœur ſe laiſſe prendre, & ne raiſonne pas.
Je ſais qu'un tel diſcours de moi paroît étrange ;
Mais, Madame, après tout, je ne ſuis pas un ange ;
Et ſi vous condamnez l'aveu que je vous faits,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la ſplendeur plus qu'humaine ;
De mon intérieur vous fûtes ſouveraine ;
De vos regards divins l'ineffable douceur

Força la réſiſtance où s'obſtinoit mon cœur;
Elle ſurmonta tout, jeûnes, prieres, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux & mes ſoupirs vous l'ont dit mille fois,
Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.
Que ſi vous contemplez, d'une ame un peu bénigne,
Les tribulations de votre eſclave indigne;
S'il faut que vos bontés veuillent me conſoler,
Et juſqu'à mon néant daignent ſe ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô ſuave merveille!
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur, avec moi, ne court point de haſard,
Et n'a nulle diſgrace à craindre de ma part.
Tous ces galans de Cour, dont les femmes ſont folles,
Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs paroles;
De leurs progrès, ſans ceſſe, on les voit ſe targuer;
Ils n'ont point de faveur qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiſcrette, en qui l'on ſe confie,
Déshonore l'Autel où leur cœur ſacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu diſcret,
Avec qui, pour toujours, on eſt ſûr du ſecret.
Le ſoin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute choſe à la perſonne aimée;
Et c'eſt en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour ſans ſcandale, & du plaiſir ſans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire; & votre rhétorique,
En termes aſſez forts, à mon ame s'explique.
N'appréhendez-vous point que je ne ſois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur?
Et que le prompt avis d'un amour de la ſorte,
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte?

TARTUFFE.

Je ſais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grace à ma témérité;

Que vous m'excuſerez ſur l'humaine foibleſſe,
Des violens tranſports d'un amour qui vous bleſſe;
Et conſiderez, en regardant votre air,
Que l'on n'eſt pas aveugle, & qu'un homme eſt de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être;
Mais ma diſcretion veut ſe faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;
Mais je veux, en revanche, une choſe de vous.
C'eſt de preſſer tout franc, & ſans nulle chicane,
L'union de Valere avec Mariane,
De renoncer vous même à l'injuſte pouvoir,
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre eſpoir;
Et....

SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS, *ſortant du cabinet où il s'étoit retiré.*

NON, Madame, non, ceci doit ſe répandre.
J'étois en cet endroit d'où j'ai pu tout entendre;
Et la bonté du ciel m'y ſemble avoir conduit,
Pour confondre l'orgueil d'un traitre qui me nuit;
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
De ſon hypocriſie & de ſon inſolence;
A détromper mon pere, & lui mettre en plein jour
L'ame d'un ſcélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis. Il ſuffit qu'il ſe rende plus ſage,
Et tâche à mériter la grace où je m'engage.
Puiſque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'eſt point mon humeur de faire des éclats;
Une femme ſe rit des ſottiſes pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raiſons pour en uſer ainſi;
Et, pour faire autrement, j'ai les miennes auſſi.
Le vouloir épargner eſt une raillerie;
Et l'inſolent orgueil de ſa cagoterie,
N'a triomphé que trop de mon juſte courroux,
Et que trop excité de déſordre chez nous.
Le fourbe, trop long-tems, a gouverné mon pere,
Et deſſervi mes feux, avec ceux de Valere.
Il faut que du perfide il ſoit deſabuſé,
Et le ciel, pour cela, m'offre un moyen aiſé.
De cette occaſion je lui ſuis redevable,
Et, pour la négliger, elle eſt trop favorable.
Ce ſeroit mériter qu'il me la vint ravir,
Que de l'avoir en main, & ne m'en pas ſervir.

ELMIRE.

Damis....

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.
Mon ame eſt maintenant au comble de ſa joie,
Et vos diſcours, en vain, prétendent m'obliger
A quitter le plaiſir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire,
Et voici juſtement de quoi me ſatisfaire.

SCENE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

NOus allons regaler, mon pere, votre abord
D'un incident tout frais, qui vous ſurprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos careſſes;
Et Monſieur, d'un beau prix, reconnoit vos tendreſſes,
Son grand zele pour vous, vient de ſe déclarer;
Il ne va pas à moins, qu'à vous déshonorer;

Et je l'ai ſurpris là, qui faiſoit à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle eſt d'une humeur douce, & ſon cœur trop diſcret
Vouloit, à toute force, en garder le ſecret;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire eſt vous faire une offenſe.

ELMIRE.

Oui. Je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
On ne doit d'un mari traverſer le répos;
Que ce n'eſt point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il ſuffit pour nous de ſavoir nous défendre.
Ce ſont mes ſentimens; & vous n'auriez rien dit,
Damis, ſi j'avois eu ſur vous quelque crédit.

SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

CE que je viens, d'entendre, ô ciel, eſt-il croyable?

TARTUFFE.

Oui, mon frere, je ſuis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand ſcélérat qui jamais ait été.
Chaque inſtant de ma vie eſt chargé de ſouillures.
Elle n'eſt qu'un amas de crimes & d'ordures;
Et je vois que le ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occaſion.
De quelque grand forfait qu'on me puiſſe reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel, chaſſez-moi de chez-vous.
Je ne ſaurois avoir trop de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON, *à ſon fils.*

Ah! Traitre, oſes-tu bien, par cette fauſſeté,

Vouloir de ſa vertu ternir la pureté!

DAMIS.

Quoi! La feinte douceur de cette ame hypocrite,
Vous fera démentir....

ORGON.

Tai-toi, peſte maudite.

TARTUFFE.

Ah! laiſſez-le parler, vous l'accuſez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à ſon rapport.
Pourquoi, ſur un tel fait, m'être ſi favorable?
Savez-vous, après tout, de quoi je ſuis capable?
Vous fiez-vous, mon frere, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non, vous vous laiſſez tromper à l'apparence,
Et je ne ſuis rien moins, hélas! que ce qu'on penſe.
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la vérité pure eſt que je ne vaux rien.
(s'adreſſant à Damis.)
Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide,
Accablez-moi de noms encor plus déteſtés,
Je n'y contredis point, je les ai mérités;
Et j'en veux, à genoux, ſouffrir l'ignominie,
Comme une honte dûe aux crimes de ma vie.

ORGON.

(à Tartuffe.) *(à ſon fils.)*
Mon frere, c'en eſt trop. Ton cœur ne ſe rend point,
Traître?

DAMIS.

Quoi! Ses diſcours vous ſéduiront au point....

ORGON.

(relevant Tartuffe.)
Tais-toi, pendart. Mon frere, hé! levez-vous de grace.
(à ſon fils.)
Infame.

DAMIS.

Il peut....

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi ! je paſſe...

ORGON.

Si tu dis un ſeul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas,
J'aimerois mieux ſouffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON, *à ſon fils.*

Ingrat.

TARTUFFE.

Laiſſez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander ſa grace....

ORGON, *ſe jettant auſſi à genoux & embraſſant Tartuffe.*

Hélas ! vous mocquez-vous ?
(à ſon fils.)
Coquin, vois ſa bonté.

DAMIS.

Donc....

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi ! je....

ORGON.

Paix, dis-je.
Je ſais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haiſſez tous, & je vois aujourd'hui,
Femme, enfans & valets déchaînés contre lui.
On met impudemment toute choſe en uſage,
Pour ôter de chez moi ce dévot perſonnage ;
Mais, plus on fait d'efforts afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,

Et je vais me hâter de lui donner ma fille;
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir ſa main, on penſe l'obliger ?

ORGON.

Oui, traitre, & dès ce ſoir pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, & vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéiſſe, & que je ſuis le maître.
Allons, qu'on ſe retracte, & qu'à l'inſtant, fripon,
On ſe jette à ſes pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui ? moi ? de ce coquin, qui par ſes impoſtures....

ORGON.

Ah! tu réſiſtes, gueux, & lui dis des injures ?
(à Tartuffe.)
Un bâton, un bâton. Ne me retenez pas.
(à ſon fils.)
Sus, que de ma maiſon on ſorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je ſortirai. Mais...

ORGON.

Vîte, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma ſucceſſion,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

OFFENSER de la ſorte une ſainte perſonne!

TARTUFFE, *à part.*

O ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne.
(à Orgon.)

(*à Orgon.*)

Si vous pouviez ſavoir avec quel déplaiſir ;
Je vois qu'envers mon frere, on tâche à me noircir...

ORGON.

Hélas !

TARTUFFE.

Le ſeul penſer de cette ingratitude ;
Fait ſouffrir à mon ame un ſupplice ſi rude....
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur ſi ſerré ;
Que je ne puis parler, & crois que j'en mourrai.

ORGON, *courant tout en larmes à la porte par où il a chaſſé ſon fils.*

Coquin ! je me répens que ma main t'ait fait grace ;
Et ne t'ai pas, d'abord, aſſommé ſur la place.

(*à Tartuffe.*)

Remettez-vous, mon frere ; & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il eſt beſoin, mon frere, que j'en ſorte.

ORGON.

Comment ! vous mocquez-vous ?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je vois
Qu'on cherche à vous donner des ſoupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe ? voyez-vous que mon cœur les écoute !

TARTUFFE.

On ne manquera pas de pourſuivre, ſans doute ;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejettez,
Peut-être une autrefois ſeront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah ! mon frere, une femme

Aiſément d'un mari peut bien ſurprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laiſſez-moi vîte, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout ſujet de m'attaquer ainſi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, ſi vous vouliez....

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit. N'en parlons plus.
Mais je ſais comme il faut en uſer là-deſſus.
L'honneur eſt délicat, & l'amitié m'engage
A prévenir les bruits & les ſujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouſe, & vous ne me verrez. ...

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde eſt ma plus grande joie,
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'eſt pas tout encor. Pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;
Et je vais, de ce pas, en fort bonne maniere,
Vous faire de mon bien donation entiere.
Un bon & franc ami, que pour gendre je prends,
M'eſt bien plus cher que fils, que femme & que parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propoſe?

TARTUFFE.

La volonté du ciel ſoit faite en toute choſe.

ORGON.

Le pauvre homme! allons vîte en dreſſer un écrit,
Et que puiſſe l'envie en crever de dépit.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, TARTUFFE.

CLEANTE.

OUI, tout le monde en parle, & vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit n'eſt point à votre gloire,
Et je vous ai trouvé, Monſieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma penſée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expoſe;
Je paſſe là-deſſus, & prends au pis la choſe.
Suppoſons que Damis n'en ait pas bien uſé,
Et que ce ſoit à tort qu'on vous ait accuſé;
N'eſt-il pas d'un chrétien de pardonner l'offenſe,
Et d'éteindre en ſon cœur tout deſir de vengeance?
Et devez-vous ſouffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un pere, un fils ſoit exilé?
Je vous le dis encore, & parle avec franchiſe;
Il n'eſt petit, ni grand qui ne s'en ſcandaliſe;
Et ſi vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pouſſeriez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colere,
Et remettez le fils en grace avec le pere.

TARTUFFE.

Hélas! je le voudrois, quant à moi, de bon cœur.

Je ne garde pour lui, Monſieur, aucune aigreur,
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrois le ſervir du meilleur de mon ame.
Mais l'intérêt du ciel n'y ſauroit conſentir;
Et, s'il rentre céans, c'eſt à moi d'en ſortir.
Après ſon action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce, entre nous, porteroit du ſcandale.
Dieu ſait ce que d'abord tout le monde en croiroit.
A pure politique on me l'imputeroit,
Et l'on diroit par-tout que, me ſentant coupable,
Je feins, pour qui m'accuſe, un zele charitable;
Que mon cœur l'appréhende, & veut le ménager
Pour le pouvoir, ſous main, au ſilence engager.

CLEANTE.

Vous nous payez ici d'excuſes colorées,
Et toutes vos raiſons, Monſieur, ſont trop tirées.
Des intérêts du ciel pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable a-t-il beſoin de nous?
Laiſſez-lui, laiſſez-lui le ſoin de ſes vengeances,
Ne ſongez qu'au pardon qu'il preſcrit des offenſes;
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous ſuivez du ciel les ordres ſouverains.
Quoi! le foible intérêt de ce qu'on pourra croire,
D'une bonne action empêchera la gloire?
Non, non, faiſons toujours ce que le ciel preſcrit,
Et d'aucun autre ſoin ne nous brouillons l'eſprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déja dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'eſt faire, Monſieur, ce que le ciel ordonne;
Mais, après le ſcandale & l'affront d'aujourd'hui,
Le ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monſieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à ſon pere conſeille?
Et d'accepter le don qui vous eſt fait d'un bien,
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront n'auront pas la penſée
Que ce ſoit un effet d'une ame intéreſſée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas,
Et ſi je me réſous à recevoir du pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'eſt, à dire vrai, que parce que je crains,
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains?
Qu'il ne trouve des gens, qui, l'ayant en partage,
En faſſent, dans le monde, un criminel uſage;
Et ne s'en ſervent pas, ainſi que j'ai deſſein,
Pour la gloire du ciel, & le bien du prochain.

CLEANTE.

Hé, Monſieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juſte héritier peuvent cauſer les plaintes.
Souffrez, ſans vous vouloir embarraſſer de rien,
Qu'il ſoit, à ſes périls, poſſeſſeur de ſon bien;
Et ſongez qu'il vaut mieux encor qu'il en méſuſe,
Que ſi, de l'en fruſtrer, il faut qu'on vous accuſe.
J'admire ſeulement que, ſans confuſion,
Vous en ayez ſouffert la propoſition.
Car, enfin, le vrai zele a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et, s'il faut que le ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obſtacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en perſonne diſcrette,
Vous fiſſiez de céans une honnête retraite,
Que de ſouffrir ainſi, contre toute raiſon,
Qu'on en chaſſe pour vous le fils de la maiſon?
Croyez-moi, c'eſt donner de votre prud'hommie,
Monſieur...

TARTUFFE.

Il eſt, Monſieur, trois heures & demie,
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuſerez de vous quitter ſi-tôt.

CLEANTE *ſeul.*

Ah!

SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DORINE.

DORINE, *à Cleante.*

DE grace, avec nous, employez-vous pour elle.
Monſieur, ſon ame ſouffre une douleur mortelle,
Et l'accord que ſon pere a conclu pour ce ſoir,
La fait, à tous momens, entrer en déſeſpoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'induſtrie,
Ce malheureux deſſein qui nous a tous troublés.

SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

AH! je me réjouis de vous voir aſſemblés,
(*à Mariane.*)
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous ſavez déja ce que cela veut dire.

MARIANE, *aux genoux d'Orgon.*

Mon pere, au nom du ciel, qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naiſſance,
Et diſpenſez mes vœux de cette obéiſſance.
Ne me réduiſez point, par cette dure Loi,
Juſqu'à me plaindre au ciel de ce que je vous dois,
Et, cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,

Ne me la rendez pas, mon pere, infortunée.
Si, contre un doux eſpoir que j'avois pû former,
Vous me défendez d'être à ce que j'oſe aimer,
Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque déſeſpoir,
En vous ſervant, ſur moi, de tout votre pouvoir.

ORGON, *ſe ſentant attendrir.*

Allons, ferme, mon cœur, point de foibleſſe humaine.

MARIANE.

Vos tendreſſes pour lui ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien;
Et, ſi ce n'eſt aſſez, joignez-y tout le mien,
J'y conſens de bon cœur; & je vous l'abandonne;
Mais, au moins, n'allez pas juſques à ma perſonne;
Et ſouffrez qu'un couvent, dans les auſtérités,
Uſe les triſtes jours que le ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! voilà juſtement de mes religieuſes,
Lorſqu'un pere combat leurs flammes amoureuſes.
Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce ſera pour vous matiere à mériter.
Mortifiez vos ſens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi....

ORGON.

Taiſez-vous, vous. Parlez à votre écot.
Je vous défends, tout net, d'oſer dire un ſeul mot.

CLEANTE.

Si, par quelque conſeil, vous ſouffrez qu'on réponde...

ORGON.

Mon frere, vos conſeils ſont les meilleurs du monde,
Ils ſont bien raiſonnés, & j'en fais un grand cas:
Mais vous trouverez bon que je n'en uſe pas.

ELMIRE, *à Orgon.*

A voir ce que je vois, je ne ſais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'eſt être bien coëffé, bien prevenu de lui,
Que de nous démentir ſur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je ſuis votre valet, & crois les apparences.
Pour mon fripon de fils, je ſais vos complaiſances;
Et vous avez eu peur de le déſavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crûe,
Et vous auriez paru d'autre maniere émûe.

ELMIRE.

Eſt-ce qu'au ſimple aveu d'un amoureux tranſport,
Il faut que notre honneur ſe gendarme ſi fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos, je me ris ſimplement;
Et l'éclat, là-deſſus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions ſages,
Et ne ſuis point du tout pour ces prudes ſauvages;
Dont l'honneur eſt armé de griffes & de dents,
Et veut, au moindre mot, déviſager les gens.
Me préſerve le ciel d'une telle ſageſſe!
Je veux une vertu qui ne ſoit point diableſſe,
Et crois que d'un refus la diſcrete froideur,
N'en eſt pas moins puiſſante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je ſais l'affaire, & ne prend point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foibleſſe étrange.
Mais que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faiſois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chanſons.

ELMIRE.

Mais quoi ! ſi je trouvois maniere
De vous le faire voir avec pleine lumiere ?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme ! au moins, répondez-moi ;
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi ;
Mais ſuppoſons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fit clairement tout voir & tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien !

ORGON.

En ce cas je dirois que... Je ne dirois rien ;
Car cela ne ſe peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long-tems dure,
Et c'eſt trop condamner ma bouche d'impoſture.
Il faut que, par plaiſir, & ſans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit, je vous faſſe témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adreſſe,
Et comment vous pourrez remplir cette promeſſe.

ELMIRE, *à Dorine.*

Faites-le moi venir.

DORINE, *à Elmire.*

Son eſprit eſt ruſé
Et peut-être, à ſurprendre, il ſera malaiſé.

ELMIRE, *à Dorine.*

Non, on eſt aiſément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour propre engage à ſe tromper ſoi-même.
(*à Cléante & à Mariane.*)
Faites-le moi deſcendre ; & vous, retirez-vous.

SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

APPROCHONS cette table, & vous mettez dessous.

ORGON.

Comment ?

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table ?

ELMIRE.

Ah ! mon Dieu ! laissez faire ;
J'ai mon dessein en tête, & vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je ; & quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voie & qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande ;
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me répartir.
(*à Orgon qui est sous la table.*)
Au moins, je vais toucher une étrange matiere,
Ne vous scandalisez en aucune maniere.
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis ;
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais, par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette ame hypocrite,
Flatter de son amour les désirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.
Comme c'est pour vous seul, & pour mieux le confondre ;
Que mon ame à ses vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.

C'eſt à vous d'arrêter ſon ardeur inſenſée,
Quand vous croirez l'affaire aſſez avant pouſſée;
L'épargner votre femme, & de ne m'expoſer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous déſabuſer.
Ce ſont vos intérêts, vous en ſerez le maître,
Et... L'on vient. Tenez-vous, & gardez de paroître.

SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON, *ſous la table.*

TARTUFFE.

ON m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des ſecrets à vous y révéler;
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les diſe,
Et regardez par-tout, de crainte de ſurpriſe.

(*Tartuffe va fermer la porte & revient.*)

Une affaire pareille à celle de tantôt,
N'eſt pas aſſurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'eſt vu de ſurpriſe de même,
Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême,
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre ſon deſſein; & calmer ſes tranſports.
Mon trouble, il eſt bien vrai, m'a ſi fort poſſédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
Mais, par là, grace au ciel, tout a bien mieux été,
Et les choſes en ſont en plus de ſûreté.
L'eſtime où l'on vous tient a diſſipé l'orage,
Et mon mari, de vous, ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous ſoyons enſemble à tous momens;
Et c'eſt par où je puis, ſans peur d'être blâmée,
Me trouver ici ſeule avec vous enfermée,

Et ce qui m'autoriſe à vous ouvrir un cœur,
Un peu trop prompt, peut-être, à ſouffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage, à comprendre, eſt aſſez difficile,
Madame; & vous parliez tantôt d'un autre ſtyle.

ELMIRE.

Ah! ſi d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme eſt mal connu de vous?
Et que vous ſavez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lorſque, ſi foiblement, on le voit ſe défendre!
Toujours notre pudeur combat, dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres ſentimens.
Quelque raiſon qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte,
On s'en défend d'abord; mais, de l'air qu'on s'y prend,
On fait connoître aſſez que notre cœur ſe rend;
Qu'à nos vœux, par l'honneur, notre bouche s'oppoſe,
Et que de tels refus promettent toute choſe.
C'eſt vous faire, ſans doute, un aſſez libre aveu,
Et, ſur notre pudeur, me ménager bien peu;
Mais, puiſque la parole enfin en eſt lâchée;
A retenir Damis, me ſerois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,
Ecouté tout au long l'offre de votre cœur?
Aurois-je pris la choſe, ainſi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et lorſque j'ai voulu, moi-même, vous forcer
A refuſer l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
Qu'eſt-ce que cette inſtance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'aviſe de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on réſout,
Vint partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'eſt, ſans doute, Madame, une douceur extrême,
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;
Leur miel, dans tous mes ſens, fait couler à long traits

Une ſuavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire eſt ma ſuprême étude;
Et mon cœur, de vos vœux, fait ſa béatitude;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté,
D'oſer douter un peu de ſa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête,
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos ſi doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je ſoupire,
Ne vienne m'aſſurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
Et planter dans mon ame une conſtante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE, *après avoir touſſé pour avertir ſon mari.*

Quoi! vous voulez aller avec cette vîteſſe,
Et d'un cœur, tout d'abord, épuiſer la tendreſſe?
On ſe tue à vous faire un aveu des plus doux,
Cependant, ce n'eſt pas encore aſſez pour vous;
Et l'on ne peut aller juſqu'à vous ſatisfaire,
Qu'aux dernieres faveurs on ne pouſſe l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'oſe eſpérer.
Nos vœux, ſur des diſcours, ont peine à s'aſſurer.
On ſoupçonne aiſément un ſort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois ſi peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités, ſu convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu! que votre amour en vrai tyran agit!
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'eſprit!
Que ſur les cœurs il prend un furieux empire!
Et qu'avec violence il veut ce qu'il deſire!
Quoi! de votre pourſuite, on ne peut ſe parer,
Et vous ne donnez pas le tems de reſpirer?

Sied-t-il bien de tenir une rigueur ſi grande,
De vouloir, ſans quartier, les choſes qu'on demande;
Et d'abuſer ainſi, par vos efforts preſſans,
Du foible que, pour vous, vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais, ſi d'un œil benin, vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuſer d'aſſurés témoignages?

ELMIRE.

Mais comment conſentir à ce que vous voulez,
Sans offenſer le ciel dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'eſt que le ciel qu'à mes vœux on oppoſe,
Lever un tel obſtacle eſt à moi peu de choſe;
Et cela ne doit pas retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des Arrêts du ciel on nous fait tant de peur?

TARTUFFE.

Je puis vous diſſiper ces craintes ridicules,
Madame; & je ſais l'art de lever les ſcrupules.
Le ciel défend, de vrai, certains contentemens;
Mais on trouve avec lui des accommodemens.
Selon divers beſoins, il eſt une ſcience,
D'étendre les liens de notre conſcience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces ſecrets, Madame, on ſaura vous inſtruire;
Vous n'avez ſeulement qu'à vous laiſſer conduire.
Contentez mon deſir, & n'ayez point d'effroi,
Je vous réponds de tout, & prends le mal ſur moi.

(Elmire touſſe plus fort)

Vous touſſez fort, Madame.

ELMIRE.

Oui, je ſuis au ſupplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de jus de réglisſe?

ELMIRE.

C'eſt un rhume obſtiné, ſans doute ; & je vois bien
Que tous les jus du monde, ici ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, eſt fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin, votre ſcrupule eſt facile à détruire.
Vous êtes aſſurée ici d'un plein ſecret,
Et le mal n'eſt jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le ſcandale du monde eſt ce qui fait l'offenſe ;
Et ce n'eſt pas pécher, que pécher en ſilence.

ELMIRE, *après avoir encore touſſé & frappé ſur la table.*

Enfin je vois qu'il faut ſe réſoudre à céder,
Qu'il faut que je conſente à vous tout accorder ;
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre,
Qu'on puiſſe être content, & qu'on veuille ſe rendre.
Sans doute, il eſt fâcheux d'en venir juſques là,
Et c'eſt bien, malgré moi, que je franchis cela ;
Mais puiſque l'on s'obſtine à m'y vouloir réduire,
Puiſqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui ſoient plus convaincans,
Il faut bien s'y réſoudre, & contenter les gens.
Si ce contentement porte en ſoi quelque offenſe,
Tant pis pour qui me force à cette violence ;
La faute aſſurément n'en doit point être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en décharge ; & la choſe de ſoi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte ; & voyez, je vous prie,
Si mon mari n'eſt point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'eſt-il beſoin pour lui du ſoin que vous prenez ?
C'eſt un homme, entre nous, à mener par le nez.

De tous nos entretiens, il eſt pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout, ſans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez je vous prie un moment,
Et par tout, là dehors, voyez exactement.

SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON, *ſortant de deſſous la table.*

VOILA, je vous l'avoue, un abominable homme.
Je n'en puis revenir, & tout ceci m'aſſomme.

ELMIRE.

Quoi! vous ſortez ſi-tôt? Vous vous mocquez des gens.
Rentrés ſous le tapis, il n'eſt pas encor tems;
Attendez juſqu'au bout, pour voir les choſes ſûres,
Et ne vous fiez point aux ſimples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'eſt ſorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu! l'on ne doit point croire trop de léger.
Laiſſez-vous bien convaincre, avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez pas de peur de vous méprendre.

(*Elmire fait mettre Orgon derriere elle.*)

SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE, *ſans voir Orgon.*

TOUT conſpire, Madame, à mon contentement.
J'ai viſité, de l'œil, tout cet appartement:

Perſonne

Perſonne ne s'y trouve ; & mon ame ravie...

(*Dans le tems que Tartuffe s'avance, les bras ouverts, pour embraſſer Elmire, elle ſe retire, & Tartuffe apperçoit Orgon.*)

ORGON, *arrêtant Tartuffe.*

Tout doux, vous ſuivez trop votre amoureuſe envie ;
Et vous ne devez pas vous tant paſſionner.
Ah! ah! l'homme de bien ; vous m'en vouliez donner !
Comme aux tentations s'abandonne votre ame !
Vous épouſiez ma fille, & convoitiez ma femme !
J'ai douté fort long-tems que ce fut tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton;
Mais c'eſt aſſez avant pouſſer le témoignage ;
Je m'y tiens; & n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE, *à Tartuffe.*

C'eſt contre mon humeur que j'ai fait tout ceci;
Mais on m'a miſe au point de vous traiter ainſi.

TARTUFFE, *à Orgon.*

Quoi ! vous croyez...

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie.
Dénichons de céans, & ſans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon deſſein....

ORGON.

Ces diſcours ne ſont plus de ſaiſon.
Il faut, tout ſur le champ, ſortir de la maiſon.

TARTUFFE.

C'eſt à vous d'en ſortir, vous, qui parlez en maître ;
La maiſon m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours ;
Qu'on n'eſt pas où l'on penſe, en me faiſant injure ;
Et j'ai de quoi confondre, & punir l'impoſture,
Venger le ciel qu'on bleſſe, & faire répentir
Ceux qui parlent ici de me faire ſortir.

SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

QUEL eſt donc ce langage, & qu'eſt-ce qu'il veut dire ?

ORGON.

Ma foi, je ſuis confus, & n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment ?

ORGON.

Je vois ma faute aux choſes qu'il m'a dit,
Et la donation m'embarraſſe l'eſprit.

ELMIRE.

La donation....

ORGON

Oui. C'eſt une affaire faite ;
Mais j'ai quelqu'autre choſe encor qui m'inquiéte.

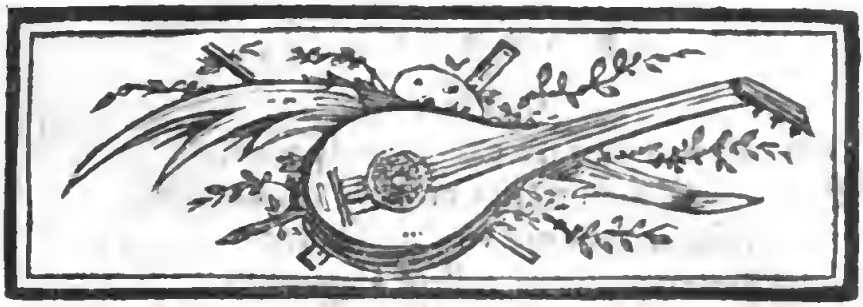
ELMIRE.

Et quoi ?

ORGON.

Vous ſaurez tout. Mais voyons au plutôt
Si certaine caſſete eſt encore là-haut.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLÉANTE.

CLEANTE.

OU voulez-vous courir ?

ORGON.

Las ! où ſais-je !

CLÉANTE.

Il me ſemble
Que l'on doit commencer par conſulter enſemble
Les choſes qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette caſſete-là me trouble entiérement.
Plus que le reſte encore, elle me déſeſpere.

CLÉANTE.

Cette caſſete eſt donc un important myſtere ?

ORGON.

C'eſt un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand ſecret, m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans ſa fuite, il me voulut élire;
Et ce ſont des papiers, à ce qu'il m'a pû dire,
Où ſa vie & ſes biens ſe trouvent attachés.

CLÉANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés ?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conſcience.
J'allai droit à mon traitre en faire confidence,
Et ſon raiſonnement me vint perſuader
De lui donner plutôt la caſſete à garder:
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'euſſe d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conſcience eût pleine ſûreté
A faire des ſermens contre la vérité.

CLÉANTE.

Vous voilà mal, au moins ſi j'en crois l'apparence,
Et la donation, & cette confidence,
Sont, à vous en parler, ſelon mon ſentiment,
Des démarches par vous faites légérement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages;
Et cet homme, ſur vous, ayant ces avantages,
Le pouſſer eſt encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON,

Quoi! ſur un beau ſemblant de ferveur ſi touchante,
Cacher un cœur ſi double, une ame ſi méchante?
Et moi, qui l'ai reçu geuſant, & n'ayant rien.....
C'en eſt fait, je renonce à tous les gens de bien;
J'en aurai déſormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

CLÉANTE.

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens!
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens.
Dans la droite raiſon jamais n'entre la vôtre;
Et toujours, d'un excés, vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, & vous avez connu
Que par un zele feint vous étiez prévenu;
Mais, pour vous corriger, quelle raiſon demande
Que vous alliez paſſer dans une erreur plus grande;
Et qu'avec le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?

Quoi ! parce qu'un fripon vous dupe, avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une auſtere grimace,
Vous voulez que par tout on ſoit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne ſe trouve aujourd'hui?
Laiſſez aux libertins ces ſotes conſéquences,
Démêlez la vertu d'avec ſes apparences,
Ne hazardez jamais votre eſtime trop-tôt,
Et ſoyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il ſe peut, d'honorer l'impoſture;
Mais, au vrai zele auſſi, n'allez pas faire injure;
Et, s'il vous faut tomber dans une extrêmité,
Pêchez plutôt encor de cet autre côté.

SCENE II.

ORGON, CLÉANTE, DAMIS.

DAMIS.

QUoi! mon pere, eſt-il vrai qu'un coquin vous menace ?
Qu'il n'eſt point de bienfait qu'en ſon ame il n'éfface ?
Et que ſon lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait, de vos bontés, des armes contre vous ?

ORGON.

Oui, mon fils, & j'en ſens des douleurs nompareilles.

DAMIS.

Laiſſez-moi, je veux lui couper les deux oreilles.
Contre ſon inſolence on ne doit point gauchir.
C'eſt à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir;
Et pour ſortir d'affaire, il faut que je l'aſſomme.

CLÉANTE.

Voilà tout juſtement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plait, ces tranſports éclatans.
Nous vivons ſous un regne, & ſommes dans un tems
Où, par la violence, on fait mal ſes affaires.

Mme. PERNELLE.

Que chez-vous on vit d'étrange ſorte,
Et qu'on ne ſait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

Mme. PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit.
La vertu, dans le monde, eſt toujours pourſuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce diſcours aux choſes d'aujourd'hui?

Mme. PERNELLE.

On vous aura forgé cent ſots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit deja que j'ai tout vu moi-même.

Mme. PERNELLE.

Des eſprits médiſans la malice eſt extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mere. Je vous dis,
Que j'ai vu, de mes yeux, un crime ſi hardi.

Mme. PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre;
Et rien n'eſt, ici bas, qui s'en puiſſe défendre.

ORGON.

C'eſt tenir un propos de ſens bien dépourvu.
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre?

Mme. PERNELLE.

Mon Dieu! le plus ſouvent, l'apparence deçoit.
Il ne faut pas toujours juger ſur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

Mme. PERNELLE.

Aux faux ſoupçons la nature eſt ſujette,

Et c'eſt ſouvent à mal, que le bien s'interpréte.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable ſoin,
Le deſir d'embraſſer ma femme?

Mme. PERNELLE.

Il eſt beſoin,
Pour accuſer les gens, d'avoir de juſtes cauſes;
Et vous deviez attendre à vous voir ſûr des choſes.

ORGON.

Hé! Diantre, le moyen de m'en aſſurer mieux?
Je devois donc, ma mere, attendre qu'à mes yeux,
Il eût... Vous me feriez dire quelque ſotiſe.

Mme. PERNELLE.

Enfin, d'un trop pur zele on voit ſon ame épriſe,
Et je ne puis, du tout, me mettre dans l'eſprit,
Qu'il ait voulu tenter les choſes que l'on dit.

ORGON.

Allez. Je ne ſais pas, ſi vous n'étiez ma mere,
Ce que je vous dirois, tant je ſuis en colere.

DORINE, *à Orgon.*

Juſte retour, Monſieur, des choſes d'ici bas.
Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous croit pas.

CLEANTE.

Nous perdons des momens, en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des meſures.
Aux menaces du fourbe, on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi! ſon effronterie iroit juſqu'à ce point!

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette inſtance poſſible,
Et ſon ingratitude eſt ici trop viſible.

CLÉANTE.

(à Orgon.)

Ne vous y fiez pas. Il aura des reſſorts,
Pour donner, contre vous, raiſon à ſes efforts;

Et,

Et, sur moins que cela, le poids d'une cabale
Embaraſſe les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pouſſer juſques-là.

ORGON.

Il eſt vrai; mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître;
De mes reſſentimens, je n'ai pas été maître.

CLEANTE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on put entre vous deux;
De quelque ombre de paix, racommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois ſu qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matiere à tant d'alarmes;
Et mes...

ORGON, *à Dorine, voyant entrer Monſieur Loyal.*

Que veut cet homme? Allez tôt le ſavoir,
Je ſuis bien en état que l'on me vienne voir.

SCENE IV.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DAMIS, DORINE, M. LOYAL.

M. LOYAL, *à Dorine dans le fond du théatre.*

Bon jour, ma chere ſœur. Faites, je vous ſupplie;
Que je parle à Monſieur.

DORINE.

Il eſt en compagnie;
Et je doute qu'il puiſſe, à préſent, voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne ſuis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaiſe;
Et je viens pour un fait dont il ſera bien aiſe.

DORINE.

Votre nom ?

M. LOYAL.

Dites-lui ſeulement que je viens
De la part de Monſieur Tartuffe, pour ſon bien.

DORINE, *à Orgon.*

C'eſt un homme qui vient, avec douce maniere,
De la part de Monſieur Tartuffe, pour affaire,
Dont vous ſerez, dit-il, bien-aiſe.

CLEANTE, *à Orgon.*

Il vous faut voir
Ce que c'eſt que cet homme, & ce qu'il peut vouloir.

ORGON, *à Cléante.*

Pour nous raccommoder, il vient ici, peut-être,
Quels ſentimens aurai-je à lui faire paroître ?

CLEANTE.

Votre reſſentiment ne doit point éclater ;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL, *à Orgon.*

Salut, Monſieur. Le ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous ſoit favorable, autant que je deſire.

ORGON, *bas à Cleante.*

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et préſage déja quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maiſon m'a toujours été chere,
Et j'étois ſerviteur de Monſieur votre pere.

ORGON.

Monſieur, j'ai grande honte, & demande pardon,
D'être ſans vous connoître, ou ſavoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et ſuis Huiſſier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai, depuis quarante ans, grace au ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur ;

Et je vous viens, Monſieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine Ordonnance....

ORGON.

Quoi? Vous êtes ici...

M. LOYAL.

Monſieur, ſans paſſion.
Ce n'eſt rien ſeulement qu'une ſommation,
Un ordre de vuider d'ici, vous, & les vôtres,
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres,
Sans délai, ni remiſe, ainſi que beſoin eſt.

ORGON.

Moi? Sortir de céans?

M. LOYAL.

Oui, Monſieur, s'il vous plaît.
La maiſon, à préſent, comme ſavez de reſte,
Au bon Monſieur Tartuffe appartient ſans conteſte.
De vos biens, déſormais, il eſt maître & Seigneur,
En vertu d'un contrat, duquel je ſuis porteur.
Il eſt en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire,

DAMIS, *à M. Loyal.*

Certes, cette impudence eſt grande, & je l'admire.

M. LOYAL, *à Damis.*

Monſieur, je ne dois point avoir à faire à vous;
(*montrant Orgon.*)
C'eſt à Monſieur, il eſt & raiſonnable & doux,
Et d'un homme de bien il ſait trop bien l'office,
Pour ſe vouloir, du tout, oppoſer à juſtice.

ORGON.

Mais...

M. LOYAL, *à Orgon.*

Oui, Monſieur, je ſais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion;
Et que vous ſouffrirez, en honnête perſonne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici, ſur votre noir jupon,

Monſieur l'Huiſſier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL, *à Orgon*

Faites que votre fils ſe taiſe ou ſe retire,
Monſieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE, *à part.*

Ce Monſieur Loyal porte un air bien déloyal !

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendreſſes,
Et ne me ſuis voulu, Monſieur, charger des pieces,
Que pour vous obliger, & vous faire plaiſir ;
Que pour ôter, par-là, le moyen d'en choiſir
Qui, n'ayant pas pour vous le zele qui me pouſſe,
Auroient pû procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux gens
De ſortir de chez eux ?

M. LOYAL.

On vous donne du tems ;
Et juſques à demain, je ferai ſurſéance
A l'exécution, Monſieur, de l'Ordonnance.
Je viendrai ſeulement paſſer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, ſans ſcandale & ſans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que ſe coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai ſoin de ne pas troubler votre répos,
Et de ne rien ſouffrir qui ne ſoit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vuider de céans juſqu'au moindre uſtencile ;
Mes gens vous aideront ; & je les ai pris forts,
Pour vous faire ſervice à tout mettre dehors.
On n'en peut pas uſer mieux que je fais, je penſe,
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure auſſi, Monſieur, d'en uſer bien,
Et qu'au dû de ma charge, on ne me trouble en rien.

ORGON, *à part.*

Du meilleur de mon cœur, je donnerois ſur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaiſir, ſur ce muſſle aſſener
Le plus grand coup de poing qui ſe puiſſe donner.

CLEANTE, *bas à Orgon.*

Laiſſez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, & la main me demange.

DORINE.

Avec un ſi bon dos, ma foi, Monſieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous ſiéroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infames,
Ma mie; & l'on décrete auſſi contre les femmes.

CLEANTE, *à M. Loyal.*

Finiſſons tout cela, Monſieur, c'en eſt aſſez;
Donnez tôt ce papier, de grace, & nous laiſſez.

M. LOYAL.

Juſqu'au revoir. Le ciel vous tienne tous en joie.

ORGON.

Puiſſe-t-il te confondre & celui qui t'envoie!

SCÈNE V.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

HÉ bien, vous le voyez, ma mere, ſi j'ai droit,
Et vous pouvez juger du reſte par l'exploit.
Ses trahiſons, enfin, vous ſont-elles connues?

Mme. PERNELLE.

Je ſuis toute ébaubie, & je tombe des nues.

DORINE, *à Orgon.*

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ſes pieux deſſeins par-là ſont confirmés.
Dans l'amour du prochain, ſa vertu ſe conſomme,
Il ſait que trés-ſouvent les biens corrompent l'homme,
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui peut faire obſtacle à vous ſauver.

ORGON.

Taiſez-vous, c'eſt le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLEANTE, *à Orgon.*

Allons voir quel conſeil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et ſa déloyauté va paroître trop noire,
Pour ſouffrir qu'il en ait le ſuccès qu'on veut croire.

SCENE VI.

VALERE, ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALERE.

Avec regret, Monſieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le preſſant danger.
Un ami qui m'eſt joint d'une amitié fort tendre,
Et qui ſait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le ſecret que l'on doit aux affaires d'État;
Et me vient d'envoyer un avis, dont la ſuite
Vous réduit au parti d'une ſoudaine fuite.
Le fourbe, qui long-tems a pû vous impoſer,
Depuis une heure au Prince, a ſu vous accuſer;
Et remettre en ſes mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'État l'importante caſſette,

Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un ſujet,
Vous avez conſervé le coupable ſecret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre eſt donné contre votre perſonne;
Et lui-même eſt chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLEANTE.

Voilà ſes droits armés; & c'eſt par où le traître,
De vos biens qu'il prétend, cherche à ſe rendre maître.

ORGON.

L'homme eſt, je vous l'avoue, un méchant animal.

VALERE.

Le moindre amuſement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon caroſſe à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de tems, le trait eſt foudroyant;
Et ce ſont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu ſûr, je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner, juſqu'au bout, votre fuite.

ORGON.

Las! que ne dois-je point à vos ſoins obligeans?
Pour vous en rendre grace, il faut un autre tems;
Et je demande au ciel de m'être aſſez propice,
Pour reconnoître un jour ce généreux ſervice.
Adieu. Prenez le ſoin, vous autres....

CLEANTE.

Allez tôt;
Nous ſongerons, mon frere, à faire ce qu'il faut.

SCENE VII.

TARTUFFE, UN EXEMPT, MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLEANTE, MARIANE, VALERE, DAMIS, DORINE.

TARTUFFE, *arrêtant Orgon.*

TOUT beau, Monſieur, tout beau, ne courez point ſi vîte,
Vous n'irez pas fort loin, pour trouver votre gîte;
Et de la part du Prince, on vous fait priſonnier.

ORGON.

Traître, tu me gardois ce trait pour le dernier;
C'eſt le coup, ſcélérat, par où tu m'expédies;
Et voilà couronner toutes tes perfidies,

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je ſuis pour le ciel, appris à tout ſouffrir.

CLEANTE.

La modération eſt grande, je l'avoue.

DAMIS.

Comme du ciel, l'infâme, impudemment ſe joue!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne ſauroient m'émouvoir,
Et je ne ſonge à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
Et cet emploi, pour vous, eſt fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne ſauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu ſouvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état miſérable?

TARTUFFE.

TARTUFFE.

Oui. Je ſais quels ſecours j'en ai pu recevoir;
Mais l'intérêt du Prince eſt mon premier devoir.
De ce devoir ſacré la juſte violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnoiſſance;
Et je ſacrifierois à de ſi puiſſans nœuds,
Ami, femme, parens, & moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'impoſteur?

DORINE.

Comme il ſait, de traitreſſe maniere,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révére!

CLÉANTE.

Mais s'il eſt ſi parfait que vous le déclarez,
Ce zele qui vous pouſſe, & dont vous vous parez,
D'où vient que, pour paroître, il s'aviſe d'attendre,
Qu'à pourſuivre ſa femme, il ait ſu vous ſurprendre;
Et que vous ne ſongez à l'aller dénoncer,
Que lorſque ſon honneur l'oblige à vous chaſſer?
Je ne vous parle point pour devoir en diſtraire,
Du don de tout ſon bien qu'il venoit de vous faire;
Mais le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi conſentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE, *à l'Exempt,*

Délivrez-moi, Monſieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'eſt trop demeurer, ſans doute, à l'accomplir;
Votre bouche, à propos, m'invite, à le remplir,
Et, pour l'exécuter, ſuivez-moi tout-à-l'heure
Dans la priſon qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui? moi, Monſieur?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

Et vous pardonne enfin cette offenſe ſecrette ;
Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite ;
Et c'eſt le prix qu'il donne au zele qu'autrefois,
On vous vit témoigner en appuyant ſes droits ;
Pour montrer que ſon cœur ſait, quand moins on
y penſe,
D'une bonne action verſer la récompenſe ;
Que jamais le mérite avec lui ne perds rien ;
Et que, mieux que du mal, il ſe ſouvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel ſoit loué !

Mme. PERNELLE.

Maintenant je reſpire,

ELMIRE.

Favorable ſuccès !

MARIANE.

Qui l'auroit oſé dire ?

ORGON, *à Tartuffe que l'Exempt emmene.*

Hé bien, te voilà, traitre....

SCENE DERNIERE.

Me. PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, VALERE, DAMIS, DORINE.

CLÉANTE.

AH ! mon frere, arrêtez,
Et ne deſcendez point à des indignités.
A ſon mauvais deſtin laiſſez un miſérable,
Et ne vous joignez point aux remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que ſon cœur, en ce jour,
Au ſein de la vertu faſſe un heureux retour,
Qu'il corrige ſa vie, en déteſtant ſon vice,

140875